

Cours de Théologie 2018-2019

Les fondements de la morale

Cours n°8

QUATRE APPLICATIONS

Après la morale dite « générale », il faudrait aborder les grands domaines où s'exerce l'agir moral : morale personnelle (soin de son corps, de son âme, de son intelligence, relations avec autrui), morale conjugale et familiale, morale sociale et économique, morale politique et internationale, écologie. Tous ces domaines sont très vastes et il n'est pas pensable de les aborder en un ou deux cours. Nous nous contentons donc de jeter quelques aperçus sur des points-clés.

DIRE LA VÉRITÉ

Tous les systèmes de pensée ont voulu avoir accès à la vérité, mais celle-ci a pris bien des visages. La certitude première chez les grecs est celle d'un accord naturel entre le *logos* (la parole) et l'être. Mais arrivent les sophistes qui enseignent que la parole n'a pas forcément à rejoindre la réalité, qu'elle doit surtout être utile, pour remporter la décision en justice ou dans l'assemblée. Socrate, lui, défend les droits de la vérité, sur laquelle est fondé tout échange raisonnable entre deux interlocuteurs : si je pratique le mensonge, je m'attends à ce que l'autre fasse pareil et notre échange n'a plus d'autre sens qu'un rapport de force. La recherche de la vérité est ce qui donne son prix à la rencontre de deux intelligences. Il ne s'agit pas de vaincre, mais de s'incliner ensemble devant la vérité. Cette éthique a eu une forte influence sur les écoles de philosophies et le christianisme a pu s'appuyer sur ce socle. La confiance dans le débat, la conviction qu'il est possible de s'éclairer mutuellement et de dépasser les points de vue antagonistes explique toute une culture de la controverse qui s'étendra au domaine religieux avec les Pères de l'Eglise et durera tout le Moyen-Age.

Dans la pensée biblique, la vérité n'est pas d'abord d'ordre théorique mais d'ordre pratique : la racine *'mn* désigne d'abord la solidité, est « vrai » ce qui tient bon, ce sur quoi on peut s'appuyer. Un homme est vrai s'il est fidèle à sa parole. Le Dieu d'Israël apparaît ainsi comme le Dieu vrai, le Dieu de vérité, parce qu'il assure l'accomplissement de ses promesses. Ce n'est que dans un deuxième temps qu'il est considéré comme « vrai Dieu » par rapport aux faux dieux, ces dieux à qui il ne fut pas faire confiance et qui s'avèrent finalement inexistantes : « ils sacrifiaient à des démons qui ne sont pas Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas, à des nouveaux venus d'hier que leurs pères n'avaient pas redoutés » (Dt 32,17).

Ici le contraire de la vérité n'est pas l'erreur mais le mensonge, c'est pourquoi le Démon est « menteur et le père du mensonge » (Jn 8,44). L'homme qui ment est complice du malin. Il est visé par le V^e commandement : « Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain ». Jésus nous exhorte à « faire » (et pas seulement à dire) la vérité : « celui qui fait la vérité vient à la lumière » (Jn 3,21), la vérité entraîne toute une manière de vivre. C'est pourquoi « la vérité vous rendra libres » (Jn 8,32), il s'agit là de la vérité sur Jésus qui affranchit des idoles de nos désirs. Mais, de façon générale, en disant la vérité, on sort de la dissimulation, on n'a plus peur de se montrer aux autres sous son vrai jour.

Les régimes totalitaires imposent une « vérité » obligatoire qui n'en est pas une : en fait, c'est la ligne du parti qui évolue selon les intérêts du moment. L'affirmation d'une vérité indépendante des intérêts humains, même si elle amène à courir un risque, est la seule riposte au mensonge des Etats totalitaires. C'est elle qui, portée sans provocation et en dépit des menaces, réduit à néant la dictature terrible du mensonge.

On parle aujourd'hui de dialogue, mais celui-ci devient vite insipide sans la volonté de partager une vérité absolue qui n'est pas seulement un point de vue. Le dialogue véritable n'est possible que si les deux interlocuteurs sont d'accord sur l'existence d'une vérité qui les transcende et qu'il s'agit de découvrir ensemble. C'est ce qui disait Lacordaire : « *Je ne cherche pas tant à convaincre mon interlocuteur, qu'à le rejoindre dans une vérité plus haute* ». La violence intervient quand on ne veut plus chercher ensemble la vérité.

Notre foi chrétienne a partie liée avec la vérité, puisqu'elle repose sur la vérité d'un fait : la Résurrection de Jésus.

PROTÉGER LE CORPS

Là où le paganisme a une relation ambiguë avec le corps (exalté et déprécié selon les moments), la Bible a une approche fondamentalement positive. Tiré de la poussière, il est habité du souffle de Dieu, sa beauté fait tressaillir de joie Adam quand il voit Eve ; rendu vulnérable par le péché, il doit être protégé (les tuniques de peaux), nu il peut être le lieu de la honte, s'il est menacé par un regard de convoitise. La Loi protège le corps en interdisant les mutilations, en limitant les châtements corporels (39 coups de fouet et pas 40), en réprouvant les tatouages et scarifications (Dt 14,1).

Dans le Nouveau Testament, le mot « corps » est généralement distingué de « chair » qui désigne l'homme dans sa fragilité et parfois sa déchéance. Saint Paul n'a pas peur de dire que « notre corps est pour le Seigneur et que le Seigneur est pour le corps » (1 Co 6,13). En prenant lui-même un corps vulnérable à la faim, au sommeil, à la fatigue et aux violences des hommes, un corps qu'il a mené jusqu'à la Résurrection corporelle (« un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai » Lc 24,39) le Christ révèle l'étonnante dignité du corps humain.

Le corps, lieu de vérité : c'est dans notre corps où s'inscrivent les expériences décisives de notre vie. Son usage comme son abstention donnent leur pleine consistance à nos engagements (mariage, vœux religieux). C'est lui qui scelle nos promesses et accompagne nos rencontres (baiser, poignée de mains, accolade, main levée pour un serment). Son usage peut être mensonger (baiser de Judas), et c'est grave. Le corps de l'autre peut être instrumentalisé (prostitution, torture, expérimentations) et c'est un abus intolérable.

Le corps, lieu de miséricorde : le corps est fragile, il doit être soigné, le nôtre comme celui des autres. « Souvenez-vous des prisonniers, car vous aussi vous êtes dans un corps » nous rappelle l'Epître aux Hébreux (13,3). La miséricorde nous amène à prendre soin du corps de nos frères (soigner les malades, nourrir les affamés, vêtir ceux qui sont nus, ensevelir les morts sont considérés comme les principales « œuvres de miséricorde »). Il faut veiller à son hygiène comme à sa santé. Mais on ne doit pas idolâtrer son corps. Notre époque voudrait un corps parfait qui ne s'use pas, qui est toujours au top. Dès qu'il se détraque, ou baisse dans ses performances, on voudrait le faire disparaître ou en tout cas cacher sa déchéance.

Le corps lieu de nos combats : le péché ne vient pas du corps, qui en lui-même est un bon serviteur, mais il est un mauvais maître, quand ses instincts dominent et entraînent la liberté. Le plaisir qui a été voulu par Dieu comme accompagnement des fonctions vitales (la nourriture et la reproduction) ne peut être fin en soi, il devient désordonné quand il n'est plus dirigé par une intention droite. L'ascèse, loin de traduire un mépris du corps, manifeste au contraire sa dignité : il devient l'occasion de « glorifier Dieu dans nos corps » (1 Co 6,20). La maladie, la vieillesse et la mort nous font éprouver notre finitude. Elles nous amènent à une patience qui n'est pas résignation, mais offrande consentie sans amertume, pour rejoindre le Christ dans sa passion d'amour pour son Père et pour les hommes.

GARDER LA JUSTICE

Ce mot de justice couvre un champ sémantique immense. Nous pensons d'abord à la justice sociale et à la bonne répartition des richesses. Nous y ajoutons la justice pénale : punir les coupables en proportion de leurs méfaits et protéger ainsi la société. Nous n'oublions pas l'équité qui doit présider à toute activité contractuelle (donner aux autres ce à quoi ils ont droit).

Dans la Bible, la justice, en hébreu *tsedakah*, c'est l'ordre qui doit régner dans la société pour que chacun puisse vivre en paix et en harmonie avec les autres. Cette justice dépasse évidemment le droit privé qui se borne à l'exacte exécution des contrats, mais elle l'englobe. Appliquée à Dieu, la justice devient le pouvoir qui assure la bonne marche du monde et qui s'exerce en faveur son peuple pour lui permettre de vivre en sécurité sur sa terre. C'est en ce sens que l'on parle des « Juges » d'Israël, qui sont en fait des chefs de guerre chargés par Dieu de libérer Israël de ses ennemis. C'est encore ainsi qu'en parle le Psaume 72 (71) : « Dieu donne au roi tes pouvoirs, à ce fils de roi ta justice. Qu'il gouverne ton peuple avec justice, qu'il fasse droit aux malheureux ! (...) Il délivrera le pauvre qui appelle et le malheureux sans recours. Il aura souci du faible et du pauvre, du pauvre dont il sauve la vie ». Ce sens est encore celui qu'utilise saint Paul, quand il dit de Dieu qui nous sauve gratuitement, qu'il montre ainsi sa « justice » (Rm 3,21-22).

Partons de la conviction (qui est celle du le Nouveau Testament) que le juste est fondamentalement celui qui veut répondre au dessein bienfaisant de Dieu et qui ajuste sur lui son comportement, depuis la prière jusqu'au détail de son attitude à l'égard des autres.

La justice commence par l'acceptation d'une réelle réciprocité avec les autres. Si j'ai des droits, les autres en ont aussi. Mon intérêt personnel ne me permet pas de faire n'importe quoi avec le bien des autres (leur propriété, leur honneur, etc...), je leur dois la vérité si je parle avec eux, je dois respecter leur vie, leur intimité. Si je me suis engagé avec eux, je dois exécuter ma promesse, payer mes dettes, tenir mes engagements. Cette volonté de justice va mettre un frein à la volonté de dominer qui nous guette tous. Elle va aider à considérer les autres comme des frères, nés du même Père et n'étant pas moins aimés que moi.

La justice va aussi amener le croyant à veiller au bon fonctionnement des groupes et communautés qui régissent la vie en société. Selon la part de pouvoir qu'il exerce, il aura en charge quelque chose du bien commun, devant lequel il ne pourra se dérober. Il dépassera ainsi le niveau individuel pour se savoir garant d'un bien plus vaste dans les différentes réalités auxquelles il est lié (famille, entreprise, profession, communauté d'Eglise, nation, humanité...). La justice consistera à veiller au bien commun, à accepter de soumettre son intérêt personnel au bien de tous, à penser aux plus faibles, à se préoccuper de l'avenir etc...

CHERCHER LA PAIX

Pour nous, la paix est l'absence de conflits, en nous, autour de nous et jusque dans le domaine international. Le mot hébreu *Shalom* ne va pas tout-à-fait dans le même sens : il s'agit d'une certaine qualité de vie sociale, une fraternité, et aussi une tranquillité qui permet aux relations sociales de se développer sans entraves. C'est donc ce que l'on souhaite aux autres quand on leur veut du bien. C'est pourquoi ce souhait est un salut très répandu, qu'utilise même le Christ ressuscité : « la paix soit avec vous ! » (Lc 24,36).

La violence habite le cœur de l'homme depuis les origines (Caïn et Abel), mais les sociétés se sont ingénies à la canaliser. René Girard donne en exemple le *bouc émissaire*, qu'on chargeait des péchés du peuple et que l'on envoyait au désert pour que le peuple en soit libéré (Lv 16,22). Il interprète ainsi le mécanisme par lequel les sociétés concentrent la violence sur certains de leurs membres, qui sont éliminés afin d'assurer la survie du groupe ; ultimement la victime de ce processus est génialement divinisé. Plus classiquement, il y a toutes les joutes et les compétitions qui régulent la violence et permettent de leur donner une issue pacifique. Rome a connu les jeux du stade, où les spectateurs donnaient libre cours à leur violence par gladiateurs interposés.

Jusqu'à la Révolution française, la guerre était temporaire, réglée par des usages et souvent par la météorologie (la Bible nous parle de la saison où « les rois se mettent en guerre » 2 S 11,1). Elle était le fait d'armées de métier, même si les populations civiles n'étaient pas épargnées. La nouveauté, surtout depuis les deux guerres mondiales du 20^e siècle, a été leur caractère total. Les mobilisations en masse font que la guerre n'est plus le métier de certains, mais concerne la population toute entière elle s'étend à la planète. Même ceux qui ne sont pas au front y prennent part. Clausewitz en avait fait la théorie en montrant que toute guerre tendait par elle-même à devenir totale, même si, dans la pratique, on va rarement jusqu'au bout.

Depuis 1945, la perspective de destruction totale a obligé à limiter les conflits. Mais le souhait de Paul VI avec son fameux : « *Plus jamais la guerre !* » n'est pas près de devenir une réalité. L'enseignement de l'Eglise a fait prendre conscience que la paix véritable ne peut exister sans la justice (le respect des droits des peuples par exemple), cf. Jean XXIII *Pacem in terris*. Benoît XVI y a ajouté la considération de la vérité, car le mensonge officiel, qui cache les véritables motivations des conflits, rend souvent ceux-ci inexpiables.

On s'aperçoit que les conflits armés entre les nations ne sont jamais que la projection à grande échelle des conflits qui se nouent en permanence entre les hommes sous l'effet de la volonté de puissance, de l'égoïsme, de l'orgueil qui amène à refuser de céder, de la peur devant la menace que représentent les autres. Ces conflits eux-mêmes résultent du fait que le cœur de l'homme est malade, et qu'il ne parvient pas à unifier ses affections. Comme dit l'Epître de Jacques (4,1-3) : « D'où viennent les guerres, d'où viennent les batailles parmi vous? N'est-ce pas précisément de vos passions, qui combattent dans vos membres? Vous convoitez et ne possédez pas? Alors vous tuez. Vous êtes jaloux et ne pouvez obtenir? Alors vous bataillez et vous faites la guerre. Vous ne possédez pas parce que vous ne demandez pas. Vous demandez et ne recevez pas parce que vous demandez mal, afin de dépenser pour vos passions ».

Conclusion : combattons à l'intime de nous-mêmes et nous préparons la paix.